

INTRODUCTION

L'histoire hors de son lieu ?

Frank Lestringant

Lieu de l'histoire

Dans un ouvrage de réflexion théorique qui a fait date, Michel de Certeau remarquait que le « lieu de l'histoire » se définit par la séparation. Vérité paradoxale, si tant est, comme on le répète si souvent, que le but de l'histoire est de conserver les faits du passé et donc de maintenir un lien entre les absents et les présents, entre les vivants et les morts. Cette séparation fondatrice de l'histoire se présente au moins de deux manières différentes. C'est tout d'abord celle qu'institue l'écriture : l'histoire « fait parler le corps qui se tait¹ ». Elle repose sur le décalage existant entre la réalité silencieuse, opaque et fuyante, et un savoir-dire au service d'une recherche d'intelligibilité qui tout à la fois traque et chasse le réel hors d'elle. Le discours historique est à cet égard un discours sur l'autre, au même titre que l'ethnologie, la psychiatrie ou la pédagogie, en un mot une « hétérologie² ». L'histoire non seulement parle de ce qu'elle n'est pas, mais elle fait taire ce dont elle prend la place et au nom de quoi elle parle.

Par ailleurs, l'histoire s'efforce de refouler la fiction qui pourtant la trame et la hante. Depuis Aristote, le critère de l'histoire est le vrai, alors que le vraisemblable définit la littérature. Mais ce n'est pas la seule opposition entre elles. Longtemps l'ordre de l'histoire a obéi à la stricte chronologie, face à l'ordre beaucoup plus souple du discours littéraire – de l'épopée en particulier –, qui requérait la discontinuité, cultivait le retour en arrière (analepse) et la projection (prolepse), recourait à loisir à des fictions de montage comme le songe ou l'*ekphrasis*. L'ordre de l'histoire, c'était l'*ordo naturalis*, un ordre supposé « naturel », par opposition à l'ordre artificiel (*ordo artificialis*) du poème ou du roman. Contrairement à la poésie, l'histoire dégage la matière de l'ornement : elle vise à retrouver une vérité des faits sous la prolifération des légendes. Pareilles distinctions, toutefois, ne doivent pas cacher le problème que pose dans l'ordre du discours la rencontre de l'histoire et des histoires. Entre le singulier et le pluriel du mot, la frontière longtemps indécise ne s'est fixée que tardivement.

¹ Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 9.

² *Ibid.*, p. 10.

L'exemple de Rabelais est probant à cet égard : comme l'a rappelé Jean Céard, *Pantagruel* et *Gargantua* se donnent pour des « chroniques » et non pour des romans. De cette manière, Rabelais parodie une historiographie contestée, où les exemples de saint Nicolas coexistent avec les « fables de Turpin », et rappelle au devoir de vérité un genre qui se veut une école de vie³.

On ne saurait en effet réduire le partage des savoirs à la frontière séparant science et fiction. Si « l'historiographie occidentale lutte contre la fiction », selon Michel de Certeau, c'est que le combat n'est jamais gagné et que la littérature fait retour dans l'historiographie la plus sûre de ses conquêtes positives. Inversement, la littérature depuis Rabelais s'est employée à subvertir le discours historique, à des fins ludiques ou critiques, quand elle ne prétendait pas s'en annexer les prérogatives.

Dès l'Antiquité certains historiens, et non des moindres, ne furent pas dupes de cette confiance excessive que l'histoire plaçait en elle-même, pas plus qu'ils n'étaient convaincus de son innocence. Par exemple, l'Athénien Thucydide, dans *La Guerre du Péloponnèse*, admettait avoir eu recours à la reconstruction fictive et au vraisemblable, s'agissant en particulier des discours prononcés par les orateurs. L'exigence de vérité historique et le recouplement des témoignages – ce que Jean de Léry appellera plus tard la « conférence des histoires⁴ » – ne lui paraissaient pas incompatibles avec la recherche des paroles « les mieux appropriées aux diverses situations⁵ ». La relation historique a beau refuser le romanesque et la déclamation, elle a beau tourner le dos aux fioritures du beau style et à l'éloquence d'apparat, elle n'est pas la vérité nue. Bruna Conconi entreprend de montrer ici même qu'une telle leçon de modestie et en même temps de liberté a été comprise et reconduite par les modernes historio-graphes des guerres de religion⁶. De cette réflexion exemplaire de l'historien grec les auteurs du martyrologe huguenot en particulier, Jean Crespin et Simon Goulart retirent la conviction que l'exigence de vérité n'exclut ni le stéréotype narratif ni la récréation factuelle de détail.

³ Jean Céard, « L'histoire écoutée aux portes de la légende : Rabelais, les fables de Turpin et les exemples de saint Nicolas », in *Études seiziémistes offertes à M. le Professeur V. L. Saulnier*, Genève, Droz, 1980, p. 91-109; « Rabelais et la matière épique », in *La Chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, p. 1259-1276; « Rabelais, lecteur et juge des romans de chevalerie », in *Rabelais en son demi-millénaire* (« Études rabelaisiennes », t. XXI), Genève, Droz, 1988, p. 237-248.

⁴ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* [1^{re} édition, 1578], Paris, LGF, « Bibliothèque classique », 1994, p. 599 : « Advertissement de l'Autheur » (1611).

⁵ Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 22, trad. Denis Roussel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 706.

⁶ Voir p. 157 la contribution de Bruna Conconi, « “Mais la voix divine nous a baillé autres regles” : l'historien protestant face au devoir d'une nouvelle méthode ».

Un autre clivage se dessine avec le discours religieux. Ce n'est pas un hasard si plusieurs communications de cette journée mettent en scène l'histoire produite par les théologiens, ceux de la Réforme tout particulièrement : Luther, Calvin, le pasteur Jean de Léry, les auteurs de martyrologes, etc. À partir du XVI^e siècle, s'il est permis de périodiser aussi hâtivement – et cette révolution est marquée par les œuvres de Machiavel et de Guichardin –, l'historiographie cesse d'être la représentation d'un temps providentiel, régi et ordonné par un sujet inaccessible et transcendant, pour prendre la position même du sujet de l'action, proposant au prince des règles et des techniques de gouvernement.

Cette laïcisation de l'histoire, qui tend aussi et contradictoirement à une sacralisation de l'historien, repose en partie sur une illusion. Auprès du prince, l'historien ne fait pas l'histoire, il la consigne seulement, sanctionnant le hiatus entre l'action et le rêve. Le coup de force de l'historien est de la sorte entaché d'*hybris*. Il confinerait à l'imposture, s'il ne comportait une part de distance, de calme lucidité et de secrète mélancolie. Par rapport au politique, l'historien est nécessairement décalé, et sinon en retrait, du moins en porte-à-faux au même titre que le prospectiviste⁷.

Le paradoxe est que les théologiens du XVI^e siècle ont contribué eux-mêmes à cette autonomisation du discours historique. S'attachant à « Calvin historien », Pierre-François Moreau se propose de montrer comment le réformateur de Genève, en soulignant l'unité des deux Testaments et la continuité qui règne en conséquence entre l'ancienne et la nouvelle alliance, tend à conférer une autonomie nouvelle au champ de l'histoire⁸. L'histoire humaine est libérée, rendue homogène, dès lors que défigurée et arrachée à la lecture typologique. De cette réflexion sur l'histoire à partir de ses marges témoigne d'une autre manière l'exemple de Luther, ici analysé par Philippe Büttgen. Écrivant à des fins polémiques une histoire fragmentaire de la scolastique, histoire qui est partiellement la sienne et dont il se dégage pourtant, le réformateur invente une catégorie de synthèse où Aristote et Origène, saint Thomas d'Aquin et Nicolas de Lyre se retrouvent au coude à coude.

Marges de l'histoire

À la méthode de l'histoire on a préféré la marge, à un cheminement simple et singulier le pluriel d'un état des lieux, comme si le terme n'était pas donné d'emblée, comme si à la place d'une ligne directrice s'offrait une

⁷ M. de Certeau, *op. cit.*, p. 14-15.

⁸ Pour une démonstration dans le même sens, voir Francis Higman, *Lire et découvrir. La circulation des idées au temps de la Réforme*, Genève, Droz, 1998, p. 651-662 : « Calvin et le peuple élu ».

gerbe d'itinéraires divergents. De la sorte, l'éclairage se déplace de l'historien professionnel à l'historien sans le savoir et à l'historien sans le vouloir. Les historiens par occasion prennent le relais des historiens par vocation. Car c'est peut-être dans les marges que se révèle le mieux l'opération historique.

Le présent colloque s'inscrit ainsi dans la lignée des remises en cause du dernier quart de siècle. Avec retard, mais du même coup avec un recul salutaire et toute la lucidité du regard d'après-coup, les seiziémistes que nous sommes ont pleinement intégré la leçon de Michel Foucault. À notre tour de « mobiliser l'historiographie sur les limites qui spécifient et relativisent son discours⁹ ».

C'est donc une juxtaposition de lieux que nous invite à parcourir cette journée d'étude variée à l'extrême et largement ouverte sur l'étranger : lieux de l'autre, lieux autres, qu'il s'agisse des typographes, des poètes, des théologiens ou des femmes, en France bien sûr, mais aussi dans l'Italie de la Renaissance et dans l'Espagne du Siècle d'or. La Journée mondiale de la femme invitait du reste à cette interrogation hétérologique.

Puisqu'il ne m'appartient pas de conclure, je m'en voudrais de refermer un éventail de propositions que Dominique de Courcelles, l'organisatrice de cette journée, a souhaité ouvrir le plus largement possible. Avec elle, je me réjouis de constater la remarquable vitalité des études seiziémistes et de voir qu'une fois de plus, pour leur dix-neuvième édition, les journées Saulnier demeurent un irremplaçable carrefour d'idées et de réflexions.

⁹ M. de Certeau, *op. cit.*, p. 53.